

Henri de Lagrange – 32 ans – Mari infidèle

Ce week-end sera celui de tous les plaisirs.

N'est-ce pas ce qu'il y a de plus important dans la vie ? Prendre du plaisir ? S'amuser ? Jouir de toutes les délices de l'existence ? En profiter avant que la mort ne nous fauche ? Nombreux sont ceux qui ne comprennent pas et qui ne comprendront jamais. Normal ! Ils n'ont pas vu la guerre et ses massacres. Une telle vision change radicalement la façon de voir notre société. Au lieu de fêter nos survivants comme des héros et de glorifier les faits d'armes de cette boucherie, nous devrions au contraire tirer les conclusions de cette tragique affaire pour que notre société ne revive jamais un tel cauchemar. Je ne suis pas resté très longtemps sur le front. Quelques mois en 1918. Avant, j'étais trop jeune pour m'y rendre et, je dois bien l'avouer, très peu motivé d'aller défendre notre chère patrie. Mais tout fils de bonne famille que j'étais, on m'envoya quand même au front à la fin de la guerre. J'y ai vu des horreurs qui resteront gravées dans ma mémoire toute ma vie. De cette expérience, j'ai retiré deux convictions qui m'animent depuis plus de dix ans. D'une part, Dieu n'existe pas. D'autre part, notre vie sur Terre n'est qu'un court passage dont il faut profiter au maximum. Je fais tout ce qui est en mon possible pour mettre en œuvre ce dernier précepte et je dois dire que pour l'instant je ne m'en suis pas trop mal tiré...

*De retour du front, je refusai, au grand dam de mes parents, de commencer les études de droit qu'ils souhaitaient me voir suivre. Non, je ne serai pas « Monsieur le Juge » comme mon père. Cela me barrait et je ne me voyais pas revêtir la robe. Et puis, que de temps de perdu ! Non, je décidai de me lancer dans les affaires. J'arguai à l'autorité parentale que le pays avait plus besoin, pour sa reconstruction, d'hommes d'affaires que d'hommes de loi. Avec **Charles Audebert**, un camarade d'enfance qui lui aussi avait servi pendant la guerre, nous nous sommes lancés dans le commerce et l'importation de spiritueux. Les gens, après des années de privation, devaient bien avoir envie de boire ! Je dois bien avouer que nous nous sommes rapidement confrontés à des difficultés financières ainsi qu'à une sévère concurrence. Je décidai d'utiliser les relations de mon père pour pouvoir avancer. Nous fréquentions ensemble les soirées mondaines et j'essayai d'y nouer des relations lucratives... La chance me sourit lors d'une de ses soirées, lorsque je rencontrai **Odile Barberon**, un joli brin de fille, accessoirement la riche héritière des entreprises de métallurgie Barberon. Un excellent parti. La dot s'élevait à **des millions de francs** et plusieurs galants étaient sur les rangs.*

*J'entrepris immédiatement de lui faire la cour. Ce ne fut pas facile. Elle résista, la garce ! Je dus lui prouver que je n'étais pas simplement intéressé par sa fortune et que je l'aimais réellement pour ce qu'elle était. Pour ce qu'elle était ? Qui peut aimer une cruche autrement que pour son argent ? Je lui déclamai des poèmes enflammés, je lui racontai mes souvenirs de guerre... Je sentais que je la conquerrais petit à petit, mais elle n'était pas la seule qu'il fallait convaincre. Odile avait perdu sa mère dans sa jeunesse, mais je dus plaire au père, **Paul Barberon**. Ce ne fut pas une mince affaire avec mon commerce peu florissant. J'essayai d'être le plus respectable possible ; à lui aussi, je devais prouver que je n'épousais pas que son argent. Diable ! Que ce fut difficile ! J'ai souvent été près d'abandonner, mais le jeu en valait tellement la chandelle...*

Toujours est-il qu'un jour de printemps 1923, cette chère Odile finit par me céder et m'embrassa dans le jardin de la propriété de ses parents à Saint-Cloud. Dès lors, tout devint plus facile. Odile m'imposa à sa famille. Son père accepta que nous nous mariions. La cérémonie eut lieu fin août de la même année à l'église de Saint-Cloud devant un parterre de personnalités toutes plus importantes et riches les unes que les autres. La fête fut somptueuse. Mes parents étaient ravis et ma gourde de femme semblait aux anges. Je devenais quelqu'un d'important sans que cela me soit reproché. Mon beau-père et ses amis me donnaient du « Cher Henri » et m'invitaient à fumer le cigare avec eux. J'entrai dans le monde avec leur absolution... Je dois bien l'avouer, j'étais heureux.

Ainsi débuta pour moi une nouvelle vie encore plus facile que ce à quoi je pouvais m'attendre. Je ne voulais plus être riche, je l'étais ! Plus besoin de m'occuper de mes affaires, que je déléguai alors à mon associé Charles. Après tout, lui non plus n'avait pas fait une mauvaise affaire avec mon mariage : les amis

de Barberon investissaient dans notre affaire qui devint florissante. Je ne m'y intéressais que de très loin. Je préférais toutes les mondanités qui tournaient autour de la famille Barberon. Et puis, j'étais heureux de ne plus avoir à travailler. Tout était si facile dans ce milieu ! J'allais pouvoir me consacrer sans compter aux délices de la vie et somme toute à ce qui m'intéressait le plus sur la planète : les femmes !

Bon, évidemment, il fallut composer avec mon épouse. Une brave fille à papa, au final très facilement manipulable. Mes relations avec elle se résumèrent rapidement en un seul mot : mensonge. Que voulez-vous ? Ma femme croit en Dieu et aux sottises du genre de « l'amour éternel. » Être l'homme d'une seule femme ? Pourquoi s'infliger un tel châtiment ? Et puis, je dois dire que notre nuit de noces ne fut pas exactement inoubliable...

Rapidement, Odile se montra un tantinet jalouse et me reprocha mon côté charmeur en société. Parfois, elle me faisait même des scènes. Elle me reprochait aussi de ne pas m'occuper assez d'elle, de la délaisser... Pour la calmer, et l'occuper un peu, je décidai de lui faire des enfants. Il faut reconnaître que cela calma aussi la pression de mon beau-père et de mes parents...

Auguste naquit le 7 février 1925 et **Thérèse** le 25 septembre 1926. Ce sont, paraît-il, des enfants charmants. Je ne m'en occupe que très rarement. Après tout, les nourrices ne sont-elles pas payées pour cela ? Je n'ai jamais vraiment désiré être père mais je dois bien avouer que cela m'apporta la tranquillité avec ma belle-famille et pour un temps, avec ma femme.

Les femmes donc. Elles devinrent mon unique passion. Je passais de maîtresse en maîtresse. Je séduisais des jeunes filles de la bonne société et dès qu'elles me cédaient, je partais à la conquête d'une autre. Je dois dire que mon tableau de chasse a de quoi impressionner plus d'un jeune premier. Certaines des meilleures amies de ma femme y passèrent. Elles étaient ensuite bien trop honteuses pour oser lui avouer quoi que se soit. Mais je prenais aussi le chemin que certains appelleraient celui de la décadence. Avec quelques amis, je m'impliquais dans des parties fines à trois, quatre, voire plus. Je me noyais dans le plaisir charnel, obsédé par la prochaine proie à attraper. Rien ne me faisait peur. J'étais riche et puissant. Peu de femmes me résistaient. Il m'arrivait aussi, pour m'amuser, de fréquenter quelques maisons closes.

Ma femme n'y vit jamais que du feu. Elle n'est pas assez intelligente pour percevoir mes nombreux mensonges. Pour elle, mes absences sont dues à mon travail ou à mes amis. Cela dit, ce n'est pas pour autant que nos relations sont au beau fixe. Elle me fait assez souvent des petites crises d'enfant gâtée. Elle me reproche mes trop nombreuses absences et ma distance envers nos enfants. Mais avec l'habitude, je sais comment laisser passer l'orage et reprendre la main en calmant ses revendications. Je ne pense pas qu'Odile se sente vraiment heureuse mais elle semble se contenter de son sort. Ça me convient.

Je ne la touche plus que très rarement, mais cela ne semble pas trop la perturber. Récemment, elle est devenue particulièrement suspicieuse et agressive. Je lui ai fait un troisième enfant, ça l'a radicalement calmée. La naissance est pour dans trois mois. Odile commence à souffrir de sa grossesse. J'ai le champ libre !

Ma dernière conquête

J'ai rencontré **Suzanne Boivin** dans un café, rue de la Paix, un établissement huppé que j'ai l'habitude de fréquenter. Je dois dire que sa beauté est époustouflante. Comme il est rare de rencontrer une femme seule dans un café, je m'approchai d'elle pour lui faire la conversation. Je lui demandai si elle attendait quelqu'un. Elle me répondit que non. Nous discutâmes un long moment. Elle m'apprit qu'elle était veuve et vivait d'une pension d'ancien blessé de guerre que lui avait léguée son mari. Elle ne connaissait pas très bien Paris et elle était venue pour visiter sur l'invitation d'une amie. Cette dernière avait peu de temps à lui consacrer et Suzanne se promenait seule sur les grands boulevards. Je me proposai immédiatement de devenir son guide dans la capitale. Elle sembla hésiter. Je lui servis le baratin habituel et lui précisai que moi aussi j'étais veuf, ma femme étant morte d'une longue maladie. Ce dernier argument sembla la convaincre. Elle me précisa qu'elle ne verrait en moi qu'un ami ou un frère. Mais oui, mais oui, ma cocotte, pensai-je, si elle savait le nombre de fois où j'avais entendu cet argument. Nous nous quittâmes en convenant d'un rendez-vous pour le lendemain devant l'Opéra. Elle s'y rendit.

Pendant près de deux semaines, nous nous sommes promenés dans tout Paris et avons visité musées et monuments. Débuta pour moi le cycle habituel de la séduction. De petites allusions en petites attentions,

j'amenai Suzanne là où je voulais l'amener. Elle semblait, je dois dire, assez disponible. Elle riait de bon cœur à chacun de mes traits d'esprit et rougissait juste ce qu'il fallait pour me montrer l'intérêt qu'elle me portait. Elle m'apprit que le prochain week-end, elle rentrerait dans sa Normandie natale. Je dus presser un peu les choses. Je finis par lui faire la déclaration dont j'ai le secret, romantique en bonne et due forme. Elle sembla émue. Elle me quitta sans rien me promettre. Le lendemain, à peine lui avais-je dit bonjour qu'elle me déclara malicieusement qu'elle souhaitait que je la suive en Normandie le week-end prochain ! J'étais surpris, mais aussi comblé ! Elle me dit qu'elle connaissait une petite pension de famille près d'Étretat où nous pourrions passer un petit week-end en amoureux et poursuivre nos promenades le long des falaises. Suzanne me fit un tel sourire que même moi, le séducteur devant l'éternel, je fus un peu perturbé. Toujours est-il qu'évidemment, j'acceptai l'invitation, ne pouvant laisser échapper une telle occasion de m'amuser... La Normandie, les falaises, les villages, les clochers, une pension de famille, une chambre, un lit... Suzanne ! Elle m'expliqua qu'elle s'occuperait de tout, qu'elle prendrait des billets de train pour Fécamp. Le lendemain, elle m'annonça qu'elle m'attendrait vendredi matin à 11h00 à la gare Saint-Lazare. J'étais ravi !

J'inventai un bobard pour Odile. J'avais l'habitude de me servir de la vérité afin de ne pas m'embrouiller. Plus mes mensonges s'approchaient de la vérité, plus ils étaient crédibles. Je lui annonçais que je devais me rendre au Havre pour rencontrer des fournisseurs de whisky écossais et que j'y passerais le week-end pour négociation. Le train partait vendredi à 11h00 du matin de la gare Saint-Lazare... Ma femme sembla affectée par cette nouvelle. Elle me fit une remarque cinglante sur ma nouvelle absence auprès de mes enfants qui réclamaient leur père. Mais cela n'alla pas plus loin.

Le vendredi, j'aperçus la délicieuse Suzanne en tête du quai. Elle portait une robe blanche à dentelles et une jolie petite ombrelle. Une vraie petite poupée. Le week-end promettait d'être merveilleux.

Nous arrivâmes vers 16h30 en gare de Fécamp. Suzanne ne m'avait pas dit grand-chose sur notre destination. Aussi fus-je surpris d'être accueilli par un homme un peu bizarre d'une quarantaine d'années, assez mal habillé je dois dire. Il prit nos valises et les chargea dans une automobile. Suzanne m'expliqua qu'il s'appelle **Bernard** et qu'il est muet de naissance. C'est le fils de notre logeuse du week-end. Un brave garçon d'après Suzanne. Notre véhicule mit près d'une heure pour atteindre la pension de famille, le refuge de notre week-end amoureux. Elle s'appelle **la pension Saint-Sauveur** et est perchée au sommet d'une falaise. Je dois dire qu'elle est vraiment jolie. La vue sur la mer est très impressionnante et le coucher de soleil que nous admirâmes avec Suzanne était très pittoresque. Un cadre idéal pour une escapade coquine. Suzanne a décidément bon goût.

À notre arrivée, nous signâmes le registre et une vieille dame, une certaine **Madame Pillon**, nous accueillit. Tenancière de l'établissement, elle fut réellement charmante avec nous, nous offrant une tisane délicieuse, relevée d'une pointe de calvados. Comme toutes les personnes âgées, elle a une conversation ennuyeuse. Sa cuisine, en revanche, est succulente. Suzanne et moi n'étions pas les seuls à la pension et nous croisâmes quelques pensionnaires auxquels je ne fis guère attention : une femme assez guindée mais jolie, un peintre nerveux aux allures romantiques, un scribouillard insignifiant... La femme est une anglaise. J'ai bien tenté une approche, mais elle n'a pas l'air tombée de la dernière pluie...

Le soir, dans **la chambre 3**, Suzanne se donna à moi. Je dois dire que ce fut torride. Suzanne a le diable au corps, ce qui, évidemment, n'est pas pour me déplaire. Nos ébats durèrent toute la nuit et nous finîmes par nous endormir au petit matin.

La soirée

Aujourd'hui, 7 avril 1933, la journée s'écoula tranquillement. Nous nous sommes levés tard et avons demandé que notre repas nous soit porté dans notre chambre. Cela ne sembla pas déranger madame Pillon. L'après midi, nous nous sommes promenés le long des falaises. Une belle après-midi de printemps. Nous aperçûmes l'Anglaise échangeant un long baiser avec le peintre romantique. Je compris dès lors sa froideur de la veille... Nous nous sommes esquivés sans qu'ils ne nous voient. Le soir, nous nous sommes fait servir une nouvelle fois notre repas dans la chambre 3. Suzanne semblait aux anges. Elle riait beaucoup. Nous reprîmes nos ébats là où nous les avions laissés la veille. Pour mon plus grand plaisir.

Vers onze heures, après m'être abandonné entre les cuisses de Suzanne, j'avais fort soif et décidai de descendre à la cuisine prendre un verre d'eau. Suzanne voulait que je reste lové contre elle, mais j'avais

vraiment soif, et j'aime bien laisser les femmes seules en cet instant, pour qu'elles méditent sur le plaisir que je leur ai donné. Je descendis donc au rez-de-chaussée et traversai l'entrée. Dans la salle à manger, la table du petit déjeuner était déjà mise. Je m'y attardai quelques instants, pour ne pas remonter trop tôt auprès de Suzanne. Il y avait sept couverts, dont six avec des ronds de serviette nominatifs : Albert, Constance, Édouard, Firmin, Madeleine et Marguerite, sans doute les pensionnaires réguliers. Au passage, je trouvai curieux qu'il manque une chaise à la table, mais bon, je filai prendre ce verre d'eau à la cuisine. Là, je trouvai Firmin, le peintre romantique, assis sur la table, les yeux dans le vague. Je lui demandai s'il attendait sa belle. Il me répondit que oui, mais qu'il préférerait être seul quand elle arriverait. J'avais compris. Je pris rapidement un verre d'eau et remontai dans notre chambre. Je tenais une de ces formes ! Je n'avais pas du tout envie de dormir. Pour occuper le temps nécessaire pour reprendre mes forces (et nos ébats) j'attrapai un livre de poésie et commençai à en lire à Suzanne en ponctuant les poèmes par quelques commentaires grivois d'une exquise subtilité. Ça la fit rire.

Mais soudain, vers minuit, on frappe assez fort à une porte dans le couloir. Suzanne quitte le lit pour aller voir ce qu'il se passe. Elle revient vers moi et me demande avec un grand sourire de ne pas bouger. Elle reviendra dans quelques instants...

Ce que je pense de...

🔪 **Suzanne¹ (Boivin)** : « Derrière son sourire d'ingénue se cache une sacrée tigresse au lit. Mais j'en ai vu d'autres. Elle restera cependant un bon souvenir... »

🔪 **Margaret** : « Une pensionnaire, plutôt jolie, avec un charmant accent anglais. Elle flirte avec le peintre. »

🔪 **Madame Pillon** : « La tenancière de l'établissement. Une vieille dame. Sa conversation est un peu ennuyeuse, mais elle semble être très discrète et ne pose aucune question dérangeante (par exemple sur notre liaison à Suzanne et moi). Elle fait par ailleurs une excellente cuisine et de très bonnes tisanes. »

🔪 **Bernard (Pillon)** : « C'est le fils un peu demeuré de madame Pillon. L'homme à tout faire j'ai l'impression. »

🔪 **Édouard** : « Un pensionnaire. Le scribouillard »

🔪 **Firmin** : « Un pensionnaire. Le peintre romantique. »

🔪 **Autres pensionnaires** : « Je crois bien avoir croisé deux ou trois autres pensionnaires insignifiants et aussi une bonne, plutôt jolie, mais vraiment très jeune. »

Ce que je suis...

🔪 Extrêmement cynique. Je suis là pour mon plaisir et rien d'autre. La petite Suzanne, si attachante soit-elle, se fera larguer comme les précédentes.

🔪 Charmeur et dragueur invétéré.

🔪 Très élégant. La grande classe.

Ce que je veux...

🔪 Finir ma nuit avec Suzanne !

🔪 Prendre le plaisir là où il se trouve !

🔪 Trouver ma prochaine conquête.

🔪 Montrer la supériorité parisienne à ces bouseux.

¹ La dénomination que j'utilise habituellement, suivie, entre parenthèses, du reste du nom complet. Je les vouvoie tous.

Ce que je porte...

Je suis habituellement très bien habillé, d'un costume trois pièces élégant digne de ma richesse. Mais en début de soirée, je porte un pyjama sous un peignoir (**fourni par la pension donc l'organisateur**). Joueur, tu dois également apporter un costume (**attention, boutons de manchette obligatoires !**) que tu remettras à l'organisateur en début de soirée, mais pourras revêtir plus tard, quand la décence ou la fraîcheur des nuits normandes le réclameront.

Où se trouvent...

🔪 Mon costume de rechange est dans la chambre 3.

🔪 Mon carnet de chèques est dans la poche de mon veston.

Ce que je sais faire...

🔪 **Me bagarrer (5)** : je pratique assidument la savate, pour garder la forme, et un corps d'athlète.

🔪 **Jouer du chéquier** : Je suis vraiment riche. Beaucoup plus riche que Suzanne, mais il est maintenant inutile de lui faire de cadeaux : j'ai déjà obtenu ce que je voulais. Et certainement beaucoup, beaucoup plus riche que les « péquenots » de Normandie. Voyons... Un jour à la pension coûte dix francs. Et moi, je peux aligner les chèques de, disons, **1 000 francs**, sans même y réfléchir... Nul doute que je pourrais obtenir ce que je veux d'eux avec ça, si besoin était !

🔪 **Conduire une automobile**.

Ce que je dis souvent...

🔪 Quelle charmante petite pension !

🔪 Suzanne, vos yeux brûlants sont pour moi comme le soleil et la lune, brasiers de mon existence...